LE SOPHA,

CONTE

MORAL.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée d'une Introduction historique.

PAR M. J. D. C.

A PEKIN,
Chez les Libraires associés.

1000, 700, 60, 14.

INTRODUCTION.

IL y a déja quelques ſiecles qu'un Prince nommé Schah-Baham régnoit ſur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuits, & qui, entr'autres choſes, ſe plaiſoit tant à étrangler les femmes, & à entendre des Contes; celui-là même qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade qu'en faveur de toutes les belles hiſtoires qu'elle ſçavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat ſur l'honneur, ſoit que ſes femmes ne couchaſſent point avec leurs Negres, ou (ce qui eſt pour le moins auſſi vraiſemblable) qu'il n'en ſçût rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar que les vertus & ſon goût pour les Contes. On aſſûre même, que le Re-

cueil des Contes de Schéhérazade, que ſon auguſte Grand-Pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le ſeul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'eſprit, & quelque agréables, ou quelque ſublimes que ſoient les connoiſſances & les idées qu'on y puiſe, il eſt dangereux de ne lire que des Livres de cette eſpèce. Il n'y a que les perſonnes vraiment éclairées, au-deſſus des préjugés, & qui connoiſſent le vuide des Sciences, qui ſachent combien ces ſortes d'ouvrages ſont utiles à la ſociété, & combien l'on doit d'eſtime, & même de vénération, aux gens qui ont aſſez de génie pour en faire, & aſſez de force dans l'eſprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands

traits d'imagination qu'on y rencontre ſi fréquemment, & les idées riantes dont ils ſont toujours remplis, ne prennent point ſur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'eſtime qu'en lui donnant des choſes qu'il n'entende jamais, mais qu'il puiſſe ſe faire honneur d'entendre.

Schah-Baham eſt un exemple bien mémorable de l'injuſtice des hommes à cet égard. Quoiqu'il ſçût l'origine de la féerie, auſſi-bien que s'il eût été de ces tems-là; que perſonne ne connût plus particulierement le célèbre Pays du Ginniſtan, ne fût plus inſtruit ſur les fameuſes Dynaſties des premiers Rois de Perſe, & qu'il fût ſans contredit l'homme de ſon ſiecle qui poſſédât le mieux l'Hiſtoire de tous les évènemens qui ne ſont jamais arrivés, on le faiſoit paſſer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il eſt vrai qu'il narroit avec ſi

peu de graces, (choſe d'autant plus déſagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impoſſible qu'il n'ennuyât pas un peu: ſur-tout n'ayant jamais pour Auditeurs que des femmes & des Courtiſans: perſonnes qui, communément auſſi délicates que ſuperficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne ſont frappées de la grandeur & de la juſteſſe des idées. C'eſt, ſans doute, d'après ce que l'on penſoit de Schah-Baham dans ſa propre Cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Feraïki, Auteur Contemporain de ce Prince, nous l'a dépeint dans ſa grande Hiſtoire des Indes tel qu'on va le voir ci-deſſous; c'eſt à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un Prince ignorant & d'une molleſſe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'eſprit; &, (ce qui eſt aſſez ordinaire à ceux qui

par cet endroit lui reſſemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui eſt commun, & ne comprenoit jamais bien que les choſes abſurdes & hors de toute vrai-ſemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une ſeule fois de penſer; à peine en tout un jour, lui arrivoit-il de ſe taire une minute. Il diſoit pourtant de lui modeſtement, qu'à l'égard de la vivacité d'eſprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir ſon pareil.

Aucun des plaiſirs qui ſont dépendans de l'eſprit, ne touchoit le Sultan : tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaiſoit; & cependant il n'étoit pas déſœuvré. Il avoit des oiſeaux, qui ne laiſſoient pas de l'amuſer beaucoup; des Perroquets qui, graces aux ſoins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes, ſans

compter des Singes auxquels il donnoit une assez grande partie de son tems; & ses femmes, qui, après tous les animaux de sa Ménagerie, lui paroissoient fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations, & des plaisirs aussi variés, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusques à ces Contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu sur peine de la vie, de faire la critique; qui, à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder, & faire des découpures : arts pour lesquels il avoit une estime singuliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit

humain, & auſquels il voulut enfin que tous ſes Courtiſans s'appliquaſſent.

Il récompenſoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les ſeuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoiſſoit aucune autre eſpece de mérite; ou, du moins, ne doutoit pas qu'un homme, qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raiſon tous ceux qu'il faut pour être un bon Général, ou un excellent Miniſtre. Pour prouver à quel point il en étoit perſuadé, il avoit élevé à la place de premier Viſir un de ces Courtiſans déſœuvrés, de ceux qui, ne ſçachant à quoi employer leur tems, le paſſent à ennuyer les Rois de leur exiſtence. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, ſe trouva

heureuſement pour lui un des premiers Découpeurs du Royaume, lorſqu'il plut à Schah-Baham de révérer la découpure ; & ſans être, comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la ſupériorité de ſes talens l'honneur éclatant de découper auprès de ſon Maître, & la premiere place de l'Empire.

Entre toutes les femmes du Sultan, on diſtinguoit la Sultane-Reine, qui, par ſon eſprit, faiſoit les délices de ceux qui, dans une Cour auſſi frivole, avoient encore le courage de penſer & de s'inſtruire. Elle ſeule y connoiſſoit & y ſoutenoit le mérite, & le Sultan lui-même oſoit rarement n'être pas de ſon avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ſes goûts, ni ſes plaiſirs : il ſe contentoit, lorſqu'elle le railloit ſur ſes Singes & ſur ſes autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique, défaut que les

ſots ne manquent jamais de trouver aux gens d'eſprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute ſa Cour dans l'appartement de ſes femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit : Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, ſi je m'endors ; nous ne diſons mot. Oh ! je voudrois de la converſation, moi !

Eh ! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la Sultane ? Que ſçais-je, reprit-il ? ſuis-je fait pour deviner cela ? Ne ſuffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque choſe, ſans que je ſois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît ? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'eſprit que vous vous en croyez ; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons-mots,

que les trois quarts du tems je n'entends ſeulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus ſtérile ? Penſez-vous, par exemple, que, ſi la Sultane Schéhérazade vivoit encore & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même, & ſans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je penſe une choſe ! quelque mémoire qu'elle eût, il eſt impoſſible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris ; que quelqu'un ne ſçache pas préciſément ceux qu'elle avoit oubliés ; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en faſſe pas. Cela n'eſt pas douteux, Sire, dit le Viſir ; & je puis aſſurer Votre Majeſté, que non-ſeulement j'en ſçais, mais que j'ai même le talent d'en faire de ſi biſarres, que ceux de feu Madame votre grand'-mere n'ont rien qui les puiſſe ſurpaſſer.

Visir, Visir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire ! ma grand'-mere étoit une personne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes ! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain? Et cependant quoi de plus absurde ? Qu'est-ce qu'un Ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom :) qu'est-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraisemblance est toujours violée, & où les idées reçues sont perpétuellement renversées ; qui, s'appuyant sur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute-puissance de la Féerie ; ne bouleverse l'ordre de la nature & celui des élémens que pour créer des objets ridicules, singulierement imaginés, mais qui souvent n'ont rien qui rachette l'extravagance de leur création ? Trop heureux enco-

re, ſi ces miſérables fables ne gâtoient que l'eſprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui bleſſent la pudeur, porter juſques au cœur des impreſſions dangéreuſes ?

Propos de *Caillette*, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne ſignifient rien : ce que vous venez de dire a d'abord l'air d'être beau ; il ſaiſit, il faut l'avouer ; mais avec le ſecours de la réflexion, il eſt impoſſible que .... au fond, il ne s'agit ici que de ſçavoir ſi vous avez raiſon; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'eſt ce que je ne crois pas : car ce n'eſt pas pour faire le bel-eſprit, aſſurément ; mais puiſqu'un conte m'a toujours amuſé, il eſt clair qu'il faut qu'un Conte ne ſoit pas une choſe frivole. Ce ne ſera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête. D'ailleurs, c'eſt-à-dire par paren-

thèſe, il eſt tout auſſi clair qu'une choſe merveilleuſe, j'entends par-là une de ces choſes....que je dirois bien, ſi c'étoit de cela qu'il fût queſtion....mais parlons de bonne-foi; que nous importe après tout? Je ſoutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au ſurplus je ne les trouve plaiſans que quand ils ſont, ce qu'on appelle entre gens ſenſés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité ſi vive! au reſte, j'entends, je comprends bien: c'eſt comme ſi vous me diſiez que vous ſçavez des contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je penſois que, pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des hiſtoires; quand je dis des hiſtoires, je m'entends bien. Je veux des événemens ſinguliers, des Fées, des Taliſmans: car ne vous y trompez pas, au moins! il n'y a que cela de vrai. Eh bien! nous convenons

donc tous de faire des Contes? Mahomet veuille m'assister! mais je ne doute pas que même sans son secours, je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit; & la raison de cela, c'est que je sors d'une maison où l'on n'ignore pas que l'on en sçait faire, & sans vanité d'assez bons.

Au reste, comme je suis sans partialité quelconque, je déclare que l'on parlera chacun à son tour; que ce sera le sort qui décidera les places, & non ma volonté; que j'entend que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes, & chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, selon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au sort toute sa Cour: malgré les vœux du Visir, il tomba sur un jeune Courtisan qui, après en avoir reçu la permission du Sultan, commença ainsi.